une date à retenir :

samedi 14 novembre 1992

***assemblée générale annuelle
de l'AAAG***

***toutes les précisions
(heure, lieu, programme)
seront données dans le prochain BAAG***

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XX¹
(6 décembre 1936 — 28 février 1937)

Commencé à Paris le 6 décembre 1936.

... Commence à aller mieux, après plusieurs jours de fièvre, puis de faiblesse. Beaucoup de visites. Lu du Chamfort ; mais incapable de travail. Assez bien supporté mon immobilité ; je ne suis pas malheureux, puisque mon espoir, mon voyage en Russie, va se réaliser. J'ai bien du temps dans mon lit pour y songer.

Deux visites de Mme Payart. D'abord un soir, puis le lendemain matin. Femme encore jeune, imposante, d'un blond roux ; un accent étranger. Me fait le premier soir un tableau affreux de la vie à Moscou : « J'aime mieux vous prévenir de la vie austère qui vous attend ; que vous ne me disiez pas ensuite : Je m'ennuie. Vous n'aurez pas de cafés, là-bas ; le cinéma, vous irez une fois et n'y retournerez plus ; mais au contraire l'opéra, les ballets sont très beaux, ainsi que les concerts. Vous ne verrez personne ; nous-mêmes ne voyons que des Russes qui sont autorisés ; les autres n'ont pas le droit de parler aux étrangers. Il n'est pas rare de donner un rendez-vous à un Russe et de l'attendre en vain : on l'a fait disparaître.

» Dans les magasins, vous ne trouverez rien ; il faut tout apporter de France ou faire venir par la valise. Mais vous ne manquerez de rien à la maison ; nous habitons un petit hôtel (description de la chambre, communiquant avec celle de mon élève)... Vous serez beaucoup avec le petit. Vous jugerez de sa force ; établirez un programme. Il se lève à 8 heures,

1. Les cahiers I à XIX ont été publiés dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81 et 94 du BAAG.

commence le travail à 9. Son père voudrait qu'il travaille toute la journée, mais je n'y tiens pas. Il fait en dehors de la maison du patin, de la gymnastique, des travaux manuels ; il va voir ses petits amis. Je voudrais que vous soyez un camarade pour lui. C'est un enfant curieux, qui pose beaucoup de questions... Quant à l'habillement, je vous donnerai ce qu'il faut pour vous munir de fourrures et de lainages les plus épais que vous puissiez trouver. D'ailleurs, quand il fait très froid, on ne sort pas.

» J'ai amené Jean-Louis qui a grande envie de vous voir. » On l'appelle (sa gouvernante, restée avec lui au salon, l'amène). La première impression est très bonne ; œil réveillé ; front presque trop intelligent. Ma sympathie naît aussitôt.

Nouvelle visite le lendemain. On s'inquiète de ma santé (serai-je remis ? N'aurai-je pas de rechute ?). Je m'aperçois qu'on tient à moi. Mais le tableau de la veille était si noir que Maman dit ne pas voir mon intérêt d'aller si loin (d'autant plus que les mille francs que j'ai demandés ont paru excessifs, pour la raison que je n'aurai rien à dépenser là-bas ; on me remettra quelques roubles d'argent de poche pour le théâtre... où naturellement il ne faudra pas aller tous les soirs. Au demeurant je serai libre dès 20 h, prenant mes repas seul avec l'enfant).

Les objections de Maman portent ; on m'assure aussitôt que rien n'est plus intéressant pour un esprit curieux que ce pays neuf : il n'y a qu'à ouvrir les yeux, etc. D'ailleurs ce n'est pas si loin ; on peut venir en trente-six heures ; on peut téléphoner. Et, naturellement, nous parlerons de vos heures de loisir. (M. Payart a demandé son déplacement et pourrait n'être plus en Russie que pour quelques mois...) On paraît décidé à m'emmener en janvier ; le petit revient dans ma chambre ; nous causons ; je lui fais faire une dictée ; il travaille très lentement, mais c'est qu'il réfléchit. Belle différence avec mon précédent pupille.

Mme P., bien qu'autoritaire, est peut-être accommodante..., mais je préférerais m'entendre avec son mari. Leur terreur commune est d'avoir des histoires ; il leur faut donc un précepteur sérieux, qui se surveille, etc. On forme le projet que j'aie passer trois jours dans leur campagne des Ardennes, à Noël, pour prendre contact.

Visite de Mme D., mère de mon ancien élève. Tout le monde — et lui-même — est désolé que je ne vienne plus. Mon adénite est un prétexte heureux pour tout cesser... J'ai refait une partie de mes classes primaires avec ce gosse, ce qui prépare fort bien mon nouveau préceptorat. On reconnaît que le petit a fait de grands progrès ; je me désespérais au contraire du manque de résultats... On vient me consulter sur son avenir, etc. Je suis tout ému (effet de la fièvre, peut-être).

Visite de Gide. Il aimerait pour sa part faire une petite maladie qui l'oblige à rester tranquille.

Me parle des lettres très étonnantes que Martin du Gard écrit de Nice. *L'Été 1914* vient de paraître ; pour rien au monde il ne voudrait venir à Paris ; il parle de quitter Nice, où il est trop connu, pour Tunis (Gide lui a déconseillé..., préférerait Marseille ou Toulon). Martin du Gard souffre de dépression, de crainte, et d'ennui, lui qui ignorait ce sentiment...

Gide se réjouit fort que la Russie enfin marche. Son rêve serait d'y retourner ; lui aussi conseille la prudence. Ce que m'a dit Mme P. serait à peine exagéré (Gide me cite le mal qu'avait Boukharine pour lui parler à Moscou). La crainte de Gide est qu'après son livre les portes, là-bas, ne lui soient fermées. Dès à présent, il y a un mot d'ordre parmi les communistes, de ne pas le lire, de n'en pas parler.

À Moscou, il possède beaucoup d'argent : ses droits d'auteur. « Je suis plus riche en Russie qu'en France, dit-il. J'aimerais te donner un pouvoir sur cet argent ; ainsi tu aurais de l'argent de poche. Le seul ennui serait qu'ils aient mis l'embargo là-dessus — ou bien que ma recommandation te compromette. J'en parlerai à Pierre Herbart, qui est très au courant et que d'ailleurs je t'envverrai pour te parler de Moscou. Ah ! je te recommande le Parc de la Culture... Comme tu seras certainement filé, mieux vaudra sans doute que tu ne saches pas le russe. Même sans le parler, tu auras, rien qu'en te promenant, bien des occasions de t'instruire... »

Gide, dans quelques jours, partira pour Cuverville. Auparavant, il termine, avec une commission d'écrivains nommés par le ministère, des listes d'auteurs de notre littérature à envoyer à l'étranger. Ils disposent de vingt-sept millions. Gide est ainsi en contact avec Jacques Madaule, avec qui il s'entend au mieux.

Visite matinale de Houang ¹, jeune philosophe chinois, débarquant de Lyon. Il arrive affolé. Disons qu'à l'Institut franco-chinois de Lyon — j'ai pu le remarquer — l'aménité entre étudiants n'est pas grande. Ils se méfient les uns des autres, ils s'espionnent, ils se jalouent... J'ai eu plusieurs exemples de leurs mesquineries. Comme j'en parlais à un futur missionnaire, il me répondit : « C'est cela le paganisme ; ces gens ignorent la charité ; ils sont encore sous le règne de Satan... »

Toujours est-il que voici Houang récemment licencié de philosophie et préparant son doctorat. Ainsi fera-t-il à Pékin un brillant professeur d'université. Mais il y a ses collègues chinois qui, paraît-il, n'ont jamais passé une licence classique ; ils se contentent de faire une thèse et de

1. Retrouvé en 1947 à Royaumont, devenu oratorien. [Note de R. L.]

rentrer à Pékin. Houang leur serait donc supérieur. C'est ce qu'il ne faut pas. D'où un *complot*. On le traite d'espion ; on veut le déshonorer. On serait capable d'entrer dans sa chambre, de le précipiter dans le jardin du haut des rochers, de lui crever les yeux, etc.. Il raconte cela en pleurant. Sa seule ressource était de venir à Paris, essayer d'y préparer sa thèse. La crise de persécution me parut nette (mais sans doute justifiée au départ). Ce n'est pas le premier cas de paranoïa que je note chez un Chinois. Ce garçon-ci, philosophe très doué pouvant dévider inlassablement les systèmes (au point que parfois je me demandais s'il était intelligent), souvent me confia des scrupules : son devoir, alors que la Chine est en danger, était-il de rester en France ? Il me prenait les mains ; il était dans l'angoisse. Ce qui me frappa le plus, ce fut son inquiétude sur les femmes. Il se perdait dans des désirs platoniques. Un jeune puritain n'aurait pas eu de plus grande horreur de la chair, des sentiments plus refoulés que ce Chinois.

13 décembre.

Gide est venu, tout à l'heure, un instant. Il arrivait du Museum, où il voulait faire accepter dans la mission Urbain le frère de mon ami Queneau. Ainsi ce garçon irait chasser les grands fauves en Indochine. Il est temps, paraît-il, de le séparer de sa famille...

Gide vient de voir Green, qui s'est beaucoup enquis de moi (j'ai été épouvané de son alarmisme en politique ; cela tient à son caractère, dit Gide).

Quant à Herbart, il trouve impossible et dangereuse l'idée que j'aie toucher de l'argent à la *Pravda*. Scandale pour l'ambassade ; alarme pour la Guépéou. Il faut y renoncer. Cet argent sera perdu pour tout le monde. Presque un million. Gide trouve amusant que son livre lui revienne si cher. Il pense ne plus jamais pouvoir retourner en U.R.S.S.. Mais il tient à ce que de là-bas je lui écrive... Selon Herbart, il est bien probable que je ne pourrai parler à aucun Russe ; que je serai tenu à l'œil. La Guépéou est, paraît-il, incroyable.

Gide a revu John, qui dirige une sorte de bibliothèque pour étudiants. Il l'aurait même fondée. Il se montre organisateur. Il demande cinquante volumes à la NRF ; Alcan, Rieder ont déjà envoyé, paraît-il, les albums les plus coûteux. Gide se promet d'y aller voir... John et France ont si mauvaise mine qu'il va tâcher de les aider.

... Gide partira dans huit jours pour la Suisse, où il passera les vacances de Noël avec Catherine. Il tâchera d'être rentré avant mon départ. « Je t'aime bien, dit-il, ne m'oublie pas. »

14 décembre.

Visite de Houang. « Trois choses importantes chez nous, dit-il : la face, la famille, le favoritisme. Quand deux Chinois se parlent, ils ne se disent pas la vérité (il ne faut pas briser la face). Quand deux Chinois se parlent, *ils ne se croient pas* (on mépriserait un homme disant la vérité). »

Je suppose que les Chinois se détestent entre eux-mêmes — encore qu'ils aient peu de vie individuelle, étant absorbés par la famille.

« Hier, me disait Houang, j'assistais à une réunion de la société des étudiants chinois. Nous étions trois cents. Chaque année, l'ambassade envoie de l'argent à la société. On faillit se battre. Les uns s'accusaient d'espionnage au profit du Japon. D'autres déclaraient leur fidélité en se frappant la poitrine. Les plus grands sentiments étaient étalés ; mais, au fond, personne ne s'en souciait, on ne pensait qu'à l'argent, il ne s'agissait que de lui — dont le nom ne fut pas une fois prononcé. »

Le manque d'expression des visages rend impossible — même à un Chinois — de les percer. Houang a maintenant horreur de ces mœurs. « Je suis, dit-il, devenu cartésien ; j'ai appris à penser clairement. »

Il me parle aussi des compliments flatteurs que les Chinois s'adressent sans en croire un mot... Quant au culte des ancêtres, on n'y croit pas ; on fait semblant d'y croire pour que vos descendants à leur tour vous honorent. Ce qui perd la Chine, selon Houang, c'est le manque de croyance (les missionnaires, en Chine, deviennent menteurs).

18 décembre.

On est venu ce matin me couper la barbe ; elle me donnait un certain air de spiritualité... À chaque fois, Gabilanez me trouvait un aspect plus « convenable ». Elle me donnait surtout l'air plus malade que je ne suis...

Visite de Baruzzi, arrivant de Roure. Nous nous y promenons. Ungaretti arrivait d'Argentine dont il fait des descriptions suffocantes (les nuages, les oiseaux) ; il est seul à voir certaines choses (qui ne sont pas...). Baruzzi a rencontré là-bas Schwob, qui ne croit plus à la république, et point au comte de Paris qui ne veut pas du Sacré-Cœur (la France ne sera sauvée que par lui, disent les prophètes)... mais il y a la dynastie légitime des Bourbon-Busset descendant du cardinal de Bourbon (XIV^e s.). Véritable histoire de dévotes. La religion de Schwob est, paraît-il, superstitieuse ; il veut en remonter aux vieux catholiques (cf. Max Jacob). Il vient d'écrire sur Mussolini un article qui paraît même aux Italiens excessif... Le Pape va mal ; on parle de Pacelli et surtout du cardinal de Florence pour la succession. Il ne faut pas trop craindre, dit Baruzzi, un « pape fasciste » ; dès qu'il sera au pouvoir, sa politique devra

s'élargir. Les accords du Latran étaient, paraît-il, inévitables ; Mussolini n'aurait fait qu'une bouchée du Vatican... Mussolini quittant l'Italie, exilé, excommunié, serait allé rendre visite au futur Pie XI, alors archevêque de Milan : « Je vous remercie de m'avoir excommunié ; je me sens depuis un autre homme... »

B. a revu Cacciatore qui, dit-il, gagne. Moins orgueilleux, plus profond. Pour Bordaz, il est d'accord avec moi ; le trouve avec les années devenir superficiel ; il se laisse épater.

... Baruzzi a, comme moi, la maladie de l'Italie, c'est pour nous le pays du bonheur, la terre d'élection. La pensée de l'Italie se mêle surtout à mes tentations...

Repris des notes sur le *Sermon*. Peut-être prend-il forme ? Ne pas tomber dans la caricature. Que leur morale reçoive un bon coup... Il faudra que la figure du prédicateur se dessine. Il faut bâtir un homme pour que le sermon soit vivant. Mathieu viendra bientôt ; je le ferai parler de Mgr Saint-Clair.

20 décembre.

Visite de Barilland. N'éprouve aucun besoin d'embrasser une religion, mais le curieux c'est qu'il dit avoir des relents de morale chrétienne ; il ne s'approuve pas dans ses plaisirs ; il a le sens du péché ; il souffre de remords. « Vous-même, me dit-il, vous n'en avez pas ? — Non, car les actes qui pourraient m'en donner, je m'abstiens de les commettre. — Oh ! vous avez beaucoup de volonté. — Pourtant non... Mais je n'appelle pas péchés les choses que j'ai envie de faire. »

Barilland a le sens exact de la déchéance où peuvent conduire les abus. La grandeur seule peut nous sauver, et, du même coup, nous préservant de l'âge, appeler l'amour autour de nous.

Je crois Barilland un peu psychasthénique (ou scrupuleux)...

Sachs m'envoie son dernier livre « avec curiosité, avec crainte »...

... Barilland me disait qu'il ne pourrait plus retrouver la joie de ses vingt ans. Sans cesse il sent qu'un malheur est possible...

Je lui parlais de mon insouciance qui ne méconnaît pas le tragique de la vie, mais le laisse dans l'ombre pour mieux jouir du présent. La pensée de la mort me fait terriblement défaut. C'est pour cela que je perds du temps. Je crois encore que ma jeunesse est devant moi.

23 décembre.

Ces trois derniers jours, visites d'Arlette, d'Hagège, de Bordaz, d'Houang, de Fernand..., mais surtout, dans une sorte de fièvre, lecture

des trois derniers livres de Martin du Gard (*L'Été 1914*) qui m'ont fait vivre les débuts de la Guerre..

Lettre à Martin du Gard

Je viens de lire *L'Été 1914*. Je l'ai fait avec une sorte de fièvre et j'en suis encore haletant. Il me semble avoir vécu ces journées de juillet et d'août. Vous les avez à coup sûr ressuscitées, car ces détails, on les sent vrais, on les voit. Rien qui ressemble moins à des pages d'histoire, bien que l'étant, car c'est toujours avec vos personnages qu'on découvre les choses, et bien qu'on sache, au fond, comment ça va finir, avec eux, avec les gens d'alors, on attend, on espère. Je vous admire d'avoir si bien mêlé vos héros et l'histoire ; d'avoir su éclairer l'un par l'autre. Pas un instant de doute. Le document paraît irréfutable et le drame de vos personnages, lui aussi, est réel. Nul désaccord. La proportion est juste. Vous avez réussi, sans heurt, à mettre sur le même plan les événements qui se sont passés et ce qui n'exista peut-être qu'en vous. Ici éclate votre poignante impartialité, ce regard de justice que vous répandez sur tout.

Qu'ils sont exaltants, vos personnages ! Au premier plan, je n'en vois point qui ne soient nobles.

L'amour si loin du convenu, si neuf dans son expression, de Jenny et de Jacques, il semble que soi-même on l'éprouve, tant vous avez su rendre leurs sensations : ce quelque chose de toujours tendu, de douloureux, qui maltraite leurs corps. Ce couple si particulier et si vrai me poursuit.

Que vous l'avez aimé, ce Jacques. Je mets par-dessus tout la fin du livre, depuis le retour de Jacques en Suisse. Là enfin votre lyrisme, que vous avez toujours caché, se montre et un souffle extraordinaire d'espoir et de désespoir, de poésie, se fait jour. Votre sens de la solitude, votre tendresse, votre amour des hommes, votre goût de l'énergie, tout se mêle ici et palpite, car moins que jamais vous n'oubliez de suggérer les états physiques, les sensations. Et après la chute de l'avion, parmi la retraite, les douleurs de Jacques, je ne crois pas qu'il y ait dans la vie des saints un récit de martyr plus saisissant. Je ne fais pas au hasard le rapprochement. Toute la fin du livre me paraît animée par un souffle sacré.

Je vous dis comme je peux mon émotion et mon affection.

Houang est hanté par l'idée qu'il ne peut ressentir l'émotion esthétique. Il lit tous les traités sur la beauté, ses canons et ses règles ; il connaît toutes les théories... et cependant, devant un paysage, ou au musée, il reste froid ; il ne sait pas distinguer le beau du laid. Son esprit unique-

ment tourné vers l'abstrait n'a pas l'intuition du beau — et ne saurait l'acquérir. Plus honnête que beaucoup, il reconnaît cette lacune et ne fait pas semblant d'être ému.

24 décembre.

Moré m'amène Souvarine, qui a plaisir à parler de la Russie. Mon départ l'excite, mais il ne dit rien au hasard.

« Méfiez-vous de tout le monde car tout le monde se méfiera de vous. Depuis vingt ans, les Russes ont pris l'habitude de la circonspection et du masque. Partout des agents de la Guépéou ; on essaiera de vous faire parler. La moitié de la Russie espionne l'autre. C'est le pays du mou-chardage... Mais il se pourra qu'à la longue vous gagniez la confiance de certains qui, sans vous faire de confidences, parleront librement devant vous, disant par exemple : "Ma femme n'est pas rentrée ; on l'a peut-être arrêtée ; aujourd'hui personne n'a pu avoir de pain..." etc. Alors, vous commencerez à comprendre, vous verrez plus clair. Il ne faut pas confondre le régime actuel avec le peuple russe. L'amitié des Russes est une des plus grandes choses qui existent.

» ... Vous irez probablement au Métropole ; c'est là que vont les hauts fonctionnaires et les étrangers. Tout le personnel est de la police. Il se pourrait assez qu'on vous jette une femme dans les bras, qui vous questionnera, fouillera vos poches, etc... Ils sont d'habiles pickpockets. Même dans la maison que vous habiterez, veillez à vos carnets, à vos papiers ; ils savent ouvrir les armoires, les valises... Mais si vous n'êtes pas suspect, on vous laissera bien tranquille. Le mieux sera d'être naturel, de vous promener et de regarder comme vous feriez ailleurs. Tâchez d'aller de temps en temps dans de petites villes ; on voyage facilement là-bas ; on arrive quand on peut ; le temps ne compte plus... Je ne peux vous indiquer d'ici votre comportement ; vous jugerez sur place (ne faites pas de gaffes au début) ; l'atmosphère et les circonstances varient souvent en U.R.S.S.. Elles sont dictées — car tout est dicté. Vous ne pouvez avoir idée du réseau dans lequel tout le pays est enveloppé.

» Oui, on porte une cravate et un col, c'est admis. Lénine en portait, c'est un précédent. Mais on n'a pas pu savoir si vraiment la cravate était marxiste ; impossible de deviner dans les portraits de Marx, sous la barbe, s'il en portait une... »

Noël.

Ma chambre est toujours fleurie ; aujourd'hui on a mis dans un vase rustique des renoncules rouges et jaunes, parmi des feuilles ; je me crois

dans les champs...

27 décembre.

Il restait un doute sur mon départ... Rien ne s'y opposera. J'ai des catalogues sur mon lit ; je m'équipe en imagination.

Moré m'apporte le *Staline* de Souvarine, gros bouquin in-8°. Souvarine fut, paraît-il, l'autre jour, pris d'un besoin irrésistible de me voir.

Jacque vient de m'offrir deux poissons rouges qui, dans un vase de cristal, font des tours éblouissants... Je lui lis *Une passion dans le désert*.

28 décembre.

Reçu une grammaire russe ; j'apprends l'alphabet.

Visite de Hagège. Pneu de Villeneuve qui s'annonce. Visite de Romain Alléon.

Lu du Souvarine, du Montaigne. Je ne peux pas lire longtemps ; le manque de mouvement me ralentit l'esprit, peut-être ; je ne suis moi-même que dans la conversation.

... Le mot de Paul est joyeux, empressé. Joie toute spirituelle, joie de l'âme. J'avais souffert, l'an dernier, de le trouver sans flamme, malgré sa conversion. Nous verrons donc s'il a gagné la paix divine. Je saurai bien la distinguer d'une joie de commande... (L'écriture de Paul est devenue calme et nette, sinon son style...)

Grande joie à relire les deux premiers livres de Montaigne. Depuis six ans je ne lisais que le troisième (le meilleur, il est vrai).

Lu à Jacques des contes d'Andersen, surtout *Le Vilain petit canard*. Que de fois l'ai-je lu... Repris ce soir *Gulliver* : plaisir exquis.

Fait une page d'écriture (en russe). Lu un chapitre de Souvarine.

29 décembre.

Lettre de Wahl. Un peu de Montaigne. Visite de Sally, qui m'amène sa sœur récemment libérée des prisons hitlériennes.

Le soir, lu à Jacques *Amal* (de Tagore) — à la fin, étouffé par les larmes.

30 décembre.

T.S.F. : discours de Pierre Cot sur Mermoz. Songé à l'héroïsme.

Visite de Lo-Ta-Kang ; me raconte son voyage en Italie (on n'y aime pas les hommes de couleur).

Lu à Jacques *Tamango*.

On me trouve bonne mine. Je disais à Moré : je mange trop bien. On ne me donne que des choses que j'aime. Je déteste la bonne chère. Au fond, je suis fait pour une vie ascétique.

... Le rire de Moré (et de Fernand), sceptique, plein de sous-entendus, me rejeta dans ma voie de voluptueux.

31 décembre.

Longue visite de Mathieu et de sa fiancée. Leur amitié, leur confiance me donnent de l'esprit.

Carte charmante de Martin du Gard. Il est à Rome... et regrette que je n'y sois plus.

Lu à Jacques *Mateo Falcone* et des contes d'Andersen. Fait un réveil-lon en famille.

Pensé à Pœstum, où j'étais en 34 — et à minuit, aux vœux que Gide faisait pour moi à La Cava.

Jadis, je faisais un examen de conscience, le 31 décembre. Maintenant, il y aurait trop de choses (et pourtant point d'œuvre), et puis je n'ai peut-être plus de conscience...

Depuis un mois, les jours ont passé bien vite. Pas un instant d'ennui. Beaucoup d'amis. Chaque amitié a son histoire, chacune fut une sorte de conquête. Une année où l'on a gagné un ami n'est pas perdue.

J'en reviens toujours à mon thème des inconnus. Mon amitié (mon amour) me semble inépuisable. Ce n'est qu'en parlant pour tous que j'obtiendrai satisfaction.

1937

1^{er} janvier.

Lettre de B., étudiant lyonnais, scrupuleux, angoissé, qui là-bas me faisait ses confidences. Il parle de moi à nos camarades ; je lui parais un modèle de calme. On l'approuve. B. voulait toujours apprendre le secret de mon « bonheur » (« Et pourtant tu n'as pas la foi, disait-il. Quel chrétien tu ferais ! »).

Ils ne peuvent pas savoir, ceux qui admirent mon équilibre, que sous l'écorce harmonieuse l'anarchie règne.

Visite de Mathieu.

Lu à Jacques *Le Coup de pistolet*.

Montaigne, parlant des lettres qu'il écrit : « Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que je les traïsne c'est signe

que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans projet ; le premier traict produit le second. »

2 janvier.

Visites de Cohen, de Mathieu et de Jeanne qui m'offre un Keats, d'Hagège, d'Abelson...

Lu à Jacques *La Dame de Pique*.

8 janvier.

Pas eu la force de noter la visite d'Alix [Guillain] (très attristée par le livre de Gide), ni un déjeuner avec Sally où nous avons sérieusement parlé de politique... Curieux comme la foi conduit à tout ce que je trouve immoral. De moins en moins je suis « croyant », et de plus en plus les valeurs morales me préoccupent. Quand on en est là, comment prendre *absolument* parti ?

Avec Mathieu aussi, causé de morale. Il vint me voir tous les jours quand il était à Paris. Une affection, une confiance comme celles qu'il me témoigne m'obligent peut-être à me dépasser. Je note un sermon de Mgr Saint-Clair qu'il me reconstitue. Boniments sur l'enfer impayables.

Les bruits contradictoires qui me viennent sur l'U.R.S.S., et ce que j'entrevois, me font presque peur. Les choses paraissent si mêlées que je risque peut-être de ne rien comprendre. Il faudrait très bien connaître les doctrines (mais on prétend qu'elles sont trahies). Il faudrait avoir une culture sociale. Je me sens vis-à-vis de moi-même forcé d'être *juste* — et c'est dur.

9 janvier.

Visite de Le Planquais. Il a quitté son cargo à la suite d'une dispute avec un officier (couteau tiré). Lâcheté du commandant. L'histoire serait à raconter. C'est un conte tout tracé...

Visite de Cornilleau, qui vient me parler de l'U.R.S.S..

Berlin, 22 janvier.

Nombreuses courses dans les magasins. Revu les amis.

Gide me disait : « Où que tu sois, à ton retour, j'irai te rejoindre. »

Je ne laisse pas de regret derrière moi, nulle ombre... Je me sens partir pour une vie nouvelle... Mais suis-je aussi neuf que je le crois ?

23 janvier.

Stoïsi me disait à Paris : « J'avais beaucoup de bons amis à Berlin... mais ils sont tous en prison ! »

J'aurais aimé toucher autrement que des yeux à cette grande ville, où la sensualité, depuis le régime de Hitler, paraît toute renforcée... Je suis néanmoins enchanté.

Vécu ici, pourtant, la vie d'un « Américain », pas quitté les quartiers riches, circulé en taxi, etc.. On m'avait garni de marks avec mission de les dépenser (on ne peut exporter l'argent). Que j'eusse aimé les partager !... Ne pas aller seul, par exemple, au Winter Garden, et ensuite souper en compagnie. Bon numéro de clowns musiciens au W. (les Carioli : aussi bons que les Fratellini revus dernièrement à Médrano. Emploient les procédés de Charlot, jouent sur l'automatisme, etc.). Ballets Parnell ; ce sont des Polonais. Mauvais goût. J'espère bien ne jamais être aussi choqué à Moscou. La salle du Winter était pleine, « mais, me dit Mme S., c'est la joie forcée », les gens sont obligés de paraître dans les salles de spectacle.

Foule policée, pour traverser les rues, pour marcher en colonne — ou presque — sur les trottoirs. Silence, propreté. J'ai vu un blanc maçon secouer ses pieds avant d'entrer dans un bureau de tabac. Ces bureaux sont splendides ici.

Sans doute les visages sont inexpressifs ; personne ne paraît vivre d'une vie spirituelle intense..., mais je n'ai pu voir — en deux jours — aucun signe de manque de liberté ou de misère (je sais pourtant que ces plaies existent). Pas de mendiants, au moins dans les beaux quartiers.

Partout, au restaurant, dans les trains, dans les buffets, beurre en abondance, mais Mme C. (Française de l'ambassade) nous confirme que sur les marchés crème, œufs et beurre manquent absolument.

Je ne peux guère parler de l'Allemagne ; je ne fais que l'entrevoir ; du moins, je suis frappé par le côté massif, aussi bien de la foule que des monuments. Voilà qui s'oppose absolument à la fantaisie, à la flânerie individualiste des Italiens..., mais les gens que je vois à Berlin se sentent menacés, je ne dois peut-être pas les juger sur leur apparence. Vu défiler des soldats ; des deux côtés de la rue la foule les escortait ; on fait la même chose en France, mais pas avec ce sérieux, ce recueillement. Tous les gens que je vois sont sérieux (en Italie aussi il y a du froncement, mais plaqué...). Les gens ont l'air calme ; je n'ai pas l'impression qu'on cherche à s'amuser, ni qu'on soit à l'affût. Que vaut cette impression ? Au début, à Rome, avant de connaître le fond des Italiens, tout me semblait vertu.

... J'ai remarqué la serviabilité (point la servilité qui, je le sais, existe), une certaine bonne humeur dans les rapports, un besoin d'aider (nous

sommes loin de cela en France). Peut-être lie-t-on assez facilement connaissance ; mon voisin, au théâtre, me demanda plusieurs fois si j'étais un artiste...

Nous prenons nos repas au « Venezia », restaurant italien du Kurfurstendamm, un des seuls endroits convenables de Berlin, dit Mme P. (y viennent les diplomates, etc.). On y mange en effet très bien... et on y parle italien : cela me ravit. À la veille de partir pour des pays nouveaux, mon amour de l'Italie, comme celui d'une maîtresse, me tire. Je caresse le rêve d'y aller cet été. Tout m'attire à la fois : camping dans le Midi, ou en montagne ; Auberges de la Jeunesse, vélo sur les routes... et tous les vagabondages. Il me semble qu'en U.R.S.S., parmi la foule et la jeunesse merveilleuse — que je traverserai sans pouvoir leur parler, — il y aura comme un symbole de ma vie : sans cesse je rencontre des objets de rêve, partout je voudrais leur parler, les connaître, et, presque toujours, c'est le silence, ils s'évanouissent à jamais. Ma solitude dans la foule sera grande et mes élans s'y briseront. Je sens déjà mon cœur se comprimer. Mes yeux seuls parleront. Si, dans ma chambre, je pouvais être assez fort soudain pour faire couler ce qui m'opprime ! Il ne faut pas que je rentre le même ! Je dois m'éclairer sur les questions sociales, sur la diplomatie, la pédagogie, la musique, le théâtre..., sans compter l'imprévu. Il faut que je revienne riche ; je cours au devant de ce qui doit m'instruire. (C'est l'aveu de mon désir de m'instruire qui a déterminé les Payart à m'engager, ainsi que la sympathie que l'enfant a déclarée pour moi.)

... Pris ici (à Berlin) quelques notes pour mon *Sermon*. J'en suis content. C'est peut-être une tasse de café qui m'a inspiré.

Lu *Angelica* de Leo Ferrero, quelques pages de Goethe, du Chénier. J'ai pris dans ma valise des livres italiens et anglais...

Je ne puis dire que j'aie quitté Paris dans la joie, mais j'aurais bien senti ma ferveur si par hasard ce voyage avait craqué. Au fond, il me paraissait tout naturel de partir : c'était ma destinée. Prêt à toute occasion, j'avais sauté sur celle-ci. Mais ce qui me montrait sans cesse l'étonnant de l'aventure, ce fut le nombre des gens qui m'envièrent, m'admirent, insistèrent pour avoir des lettres... Je suis parti chargé d'une sorte de responsabilité.

Revu Aze qui vint un soir (je lui donne le *Saint François* de Cimabue). Douce conversation. Je me sens sûr d'un ami.

Vu Herbart chez Gide, deux jours avant mon départ. Il m'indique ce qu'il faut emporter à Moscou. Je le remercie de sa tardive sollicitude... car en décembre je lui avais demandé des conseils par une lettre qui resta sans réponse.

Que d'êtres dont, *volente nolente*, nous changeons la vie !

Vu plusieurs fois Hagège. Comment le trouverai-je au retour ?... Maintenant ses scrupules sont vaincus, dit-il, et même il sent que sa continence l'empoisonne, il en perd le sommeil, un nœud de tendresse l'étouffe et il craint de manquer ses examens s'il ne se libère pas. Osera-t-il renverser la barrière ?

... Revu Souvarine. Nouveaux conseils. Moré m'explique sa position envers la morale chrétienne : il ne s'accepte pas ; il va se confesser après chaque péché. Il fut toute sa vie poussé par un tempérament de feu (hérédité chargée)... Jamais il ne put se livrer au plaisir sans se doubler d'un désapprouvateur...

Vu par hasard chez John un bien curieux bonhomme qui sortait de Sainte-Anne. Apprenant que sa fille était entrée au Carmel, conseillée par certains Dominicains, pris de rage, il fut boxer deux de ces messieurs dans leur couvent. L'histoire vaudrait d'être détaillée

Dans le Transsibérien, 25 janvier.

Les musées de Berlin. — Ils sont colossaux ; c'est la nouvelle gare de Milan, c'est le Grand Palais, élargis, entassés... Mastodontes affreux, mais bien organisés.

Horriblement déçu par les antiques. Pas un seul archaïque intéressant — ou bien je n'ai pas su me débrouiller. La reconstitution du temple de Pergame est une horreur ; ces frises ne sont que déclamation et virtuosité. C'est, dit-on, le clou de Berlin. Il y a aussi je ne sais quel monument corinthien reconstitué. Il serait beau chez Piranèse avec des herbes folles... Je ne fus touché que par deux cistes de Préneste (un homme nu, arc-bouté, fait une anse) et des trépieds de Rhodes (petits foyers rappelant certains vases Song).

Mais la sculpture de la Renaissance est inouïe ; peut-être rien de plus riche après le Bargello, Luca et Andrea. Nombreux Donatello (pas toujours du meilleur). Verrocchio, Frelagnolo (en grand nombre aussi), bustes réalistes lombards... Mosaïque de Ravenne, etc. Parmi les statuettes (au premier étage), réplique de ce jeune Padouan de la collection Thiers (Sant'Agata) dont je suis fou.

La collection de peintures est merveilleuse. Titien : Jeune homme touchant de l'orgue. Fille portant des fruits. Vieillards de Tintoret. Plusieurs beaux jeunes gens (en buste) de Bronzino. Excellents Moroni, des Lotto, Palma Vecchio, etc. Plusieurs Botticelli fort beaux ; admirables anges, les yeux baissés, entourant une Vierge. Étonnantes tresses d'un profil de femme. Portrait de Lippi par lui-même.

Tapisseries de Raphaël (moins bonnes qu'au Vatican, plus passées, moins riches), des Crivelli, riches et sourds, moins cependant que ceux de Rome. Un Simone Martini, petit mais éblouissant ; de beaux fragments de Giotto ; un grand Angelico ; des Bellini. École de Ferrare, très bien représentée : plusieurs Roberti et autres, chers à Berenson. Le *David* de Pollajuolo, si bien campé, les jambes nues, retroussées, la tête énorme à ses pieds. L'extraordinaire *Pan* de Signorelli ¹.

Pas de Greco ; des Zurbaran assez quelconques, un beau moine de Goya, surtout des musiciens autour d'une table par Velasquez dans les tons ocre et brun.

Assez nombreux Caravage ; entre autres, le jeune Amour bandant son arc d'un air si provocant qui plaît à Gide, le *Saint Mathieu et l'Ange*, etc. (Nombre de Vierges de Raphaël.)

Caravage, maintenant, ne me paraît plus un si grand peintre ; il manque de pureté. Charmant Guardi.

École française : un merveilleux Poussin, *La Nourriture de Jupiter*, les proportions, la sérénité, l'arbre qui s'ouvre, le jeune enfant, l'homme musclé, coloré, qui trait la chèvre. Un Lorrain où l'on voit, comme en transparence, une flotte estompée — ici la lumière tremble. Watteau, surtout une scène sous des bois où des personnages de la comédie, des femmes chatoyantes s'entretiennent ; désespérant d'insouciance mélancolique. Un beau Hubert Robert. Chardin : *L'Enfant qui taille sa plume*, beauté du carton bleu pâle posé sur la table. Des natures mortes. Pourquoi courions-nous à Cézanne ? Bouteilles, fruits, poireaux d'argent, radis mauves, et cette tranche saignante que le couteau sépare à moitié d'un rôti et qui paraît palpiter.

École hollandaise : nombreuses natures mortes ; animaux de Potter, et surtout un paysage d'arbres jaunes et verts (assez acide), très près de nos modernes. Beaux Ruysdaël, paysages, marines... Par-dessus tout, de Peter de Hooch, cette scène d'intérieur avec l'enfant qui reçoit le soleil par une porte, au fond, et qui reste interdite. Et aussi deux Vermeer inoubliables : le verre de vin, le visage de la femme transparait dans le cristal, la fenêtre à vitrail est entr'ouverte... La femme à la douillette jaune qui se mire, merveilleux fond preque blanc, premier plan sombre. On ne peut mieux rendre l'intimité, ni faire mieux les objets.

Deux salles débordent de Rembrandt. J'ai dû passer trop vite, hélas ! Plusieurs fois je fus sur le point de crier. Le vieillard au casque (ciselé, éclatant). Plusieurs portraits de Rembrandt jeune, chauds, colorés, sen-

1. Détruit durant la guerre. [*Note de R. L.*]

suels. Un *Enlèvement de Proserpine*, doré, rutilant (Moreau). Portraits de femmes. Un *Joseph et Putiphar*, ils sont dans l'ombre, mais à la tête du lit un rideau qui s'entr'ouvre montre un ciel de lit éblouissant, vitrail ou tapis d'Orient... Portrait d'un homme et d'une femme qui méditent ; sur la table, in-folios dorés...

J'ai mal vu ces Rembrandt, bien que soudain je l'aie découvert. Ceux que nous avons à Paris sont si crasseux qu'on s'exagère leur clair-obscur, on en rajoute... Rembrandt est un extraordinaire coloriste, je m'en aperçois tout à coup.

Très beaux Hals, portraits, etc., une espèce de sorcière avec un perroquet (dans les gris) traitée par hâchures. Un très beau Breughel, grouillant, solide, plantureux. J'adore les masses de ce peintre et sa couleur nourrie, épaisse, chaude à l'œil. Amusement infini à regarder ces scènes populaires. Plusieurs Memling. Des Van der Weyden de la plus grande beauté (je l'ai toujours mis très haut), des Van Eyck, surtout de petits portraits (*l'Homme à l'œillet*, etc.) qu'il faudrait contempler longtemps. Des Maître de Flémalle qui faisaient délirer Huysmans, point *first class* à mon gré (trop précieux). Des Bouts, des David. Jean Fouquet (*Étienne Chevalier* et *Saint Étienne*), une bonne copie de *L'Agneau mystique*, des Dürer (surtout une vieille femme), des Holbein (portraits), des Cranach.

Arrivé à Moscou le 25 janvier à midi.

Moscou, 1^{er} février.

À midi, entré avec Jean-Louis dans un important magasin. Je tenais un jeune chien en laisse. Un militaire, sous-off à pince-nez, s'approche de nous et déclare qu'il faut sortir et que nous mériterions une amende : pour entrer avec un chien il faut payer cinquante copeks.

Ce soir, je devais aller au cinéma (voir *Sans dot*, d'Ostrowski). Le chauffeur (très à la coule) m'avait acheté un billet de parterre. J'arrive à l'heure dite, mais un monsieur, à la porte, à qui je tends mon billet, me donne quatre roubles en échange. N'acceptant pas le marché, je lui rends son argent et reprends mon billet. (Tout cela sans un mot, et pour cause.) Je m'avance, mais un camarade me retire mon billet de nouveau et me donne quatre roubles. Je vois que c'est la loi... et en effet, restant un moment dans le péristyle (si je peux dire), sous mes yeux la même scène se reproduit plusieurs fois. La salle devait être louée par les membres d'un comité.

J'ai l'air hostile en notant ces faits. Mais non : il faut que je note au jour le jour ce qui m'arrive.

... Dans les rues de Moscou, la nuit, la foule me paraît plus dense qu'à

Paris, Berlin ou Rome. Alors les gens semblent plus beaux, plus détendus ; on voit davantage de jeunesse, peut-être. Il se pourrait que la police se relâche avec l'ombre.

Avec l'ombre on respire.

Visité l'exposition Rembrandt (j'y retournerai). Fait du ski aux environs de Moscou, près d'un château inachevé de Catherine.

Visité un musée d'art religieux, dans un couvent de vierges une ancienne chapelle de religieuses ; peut-être n'ai-je pas su lire les inscriptions, mais j'aurais pu me croire au musée de Cluny ; quantité d'icônes, christs d'ivoire, chasubles aussi belles qu'au musée des soieries de Lyon. Le tout fort bien présenté dans des vitrines. Le « Musée central anti-religieux » pourrait être plus violent.

Loulou (mon élève). C'est un plaisir de le faire travailler. Il comprend tout, retient tout. Il pose beaucoup de questions. Il vit réellement ce que je lui apprends. Lui faire la classe (deux heures chaque matin) est un bonheur. Le soir, je lui lis *Le Livre de la Jungle*. (Avant de s'endormir, crise de larmes. Il veut que sa mère vienne l'embrasser, du moins quand elle ne dine pas en ville. Très Proust.)

Je suis plein d'ambition pour Loulou. Je suis même étonné de trouver tant de plaisir à l'instruire, à m'occuper de lui. Il a encore envers moi une certaine crainte (toujours auparavant dans les mains des femmes), qu'il ne faut pas qu'il perde. Cet enfant est naturellement attentif, appliqué. Il ne rêve pas. Quelle leçon pour moi ! L'effort est sa posture naturelle (mais ce n'est pas un enfant prodige). Il me pose des questions en me regardant en face, presque en se méfiant. Son esprit critique est éveillé (quel atout pour plus tard !) ; il ne croit pas *a priori* ce qui est imprimé.

... Presque fini d'écrire mon premier entretien sur la Pureté. Assez de facilité, peut-être grâce aux thé, café, cigarettes dont on fait grand usage ici...

2 fév.

Que de gens dans la rue m'ont demandé aujourd'hui des renseignements, je ne saurais les compter ; par malheur je ne pouvais répondre. C'est peut-être mes habits neufs qui attirent les gens, mais je crois qu'ici (comme en Orient) ils forment une grande famille et s'abordent tout naturellement. Ils tiennent un papier et cherchent une rue, ils demandent le numéro d'un autobus, etc. Ils sont peut-être désarmés, le ton de leurs questions est très confiant, mais ces questions doivent être une forme de leur paresse...

Anxieusement, je scrute les visages ; il en est de fort beaux, dont j'admire les lignes, le modelé. Je suppose pourtant que sous ces visages soli-

des les âmes sont informes.

Je suis à l'affût des échanges qui se font par les yeux (ô Manhattan !). Je ne sais peut-être pas encore lire leurs regards. Les gens que je regarde intensément et qui parfois le remarquent ne se retournent presque jamais (apathie, crainte ?). Certains crachent quand je les regarde ; c'est peut-être une coïncidence...

Vraiment les gens, la nuit, qui marchent vers on ne sait quel but, et qui paraissent plus joyeux, sont étranges (les bonnets enfoncés, les cols de fourrure ajoutent du mystère). Je me souviens de Fès, la nuit, où tant de fantômes muets circulaient, s'entrecroisaient, comme dans un autre monde...

Visité le stupéfiant musée de la peinture occidentale moderne. J'y retournerai (il est près de la maison), je le détaillerai. Nulle part plus beaux Gauguin, plus étonnants Van Gogh.

3 février.

Retourné à l'exposition Rembrandt. J'aurais beaucoup à dire... mais je me tais encore. Pensé à faire une note pour *La NRF*.

... Je dictais à Loulou une phrase où il était question de « la lumière ineffable de septembre ». Je lui explique qu'une telle lumière ne peut pas s'exprimer avec des mots. « Oui, dit-il aussitôt, mais on peut la dessiner. » « Le dessin et la couleur ne sont point distincts » (Cézanne)...

... Ne connaître personne, ce n'est pas là ce qui me pèse, mais ne *pouvoir* connaître personne... À l'exposition Rembrandt, on m'a demandé des renseignements sur des tableaux !

4 février.

Commencé une note sur Rembrandt ; je me sens quelque chose à dire, mais le dirai-je bien ?

(Relu mon *Sermon*. Ce n'est pas trop mauvais.) Commencé le *Balzac* de Curtius ; très exaltant.

Vu aujourd'hui le vrai musée anti-religieux ; primaire et sans goût. Sur le fond, je suis d'accord... (« ... dans une ancienne église, sordide arrivée », etc. [Al. Pouch]). Mais je souhaiterais d'autres armes que leurs caricatures et leurs mauvais tableaux. Il s'agit aussi d'un musée sociologique, d'une histoire des religions ; tous les dieux, même les Étrusques, y passent. Les bouddhas (la Russie est asiatique) sont honorés d'une salle. Très baraque foraine, tout cela, sordide et d'un beau luxe. (On entend faire la cuisine derrière les rideaux.) Que l'Église donne toujours la main à la réaction, on le sait bien ; c'est cela que veut montrer le musée, et

c'est facile à faire (photos de la Révolution d'Espagne, etc.).

Bien que tout choque le goût dans ce musée, que la passion anti-religieuse soit aussi niaise que le cléricalisme pour quiconque a connu l'outrecuidance de ces messieurs, il est réjouissant de voir certains ânes chargés de reliques renvoyés à l'écurie. Goupillon : sorte de martinet.

5 fév.

Retourné à l'exposition Rembrandt. Pris des notes sur ses eaux-fortes, ses dessins. Essayé de le reconstruire dans le temps, de suivre son évolution. Cependant je doute de moi. Est-ce paresse, manque de volonté ? Je suis découragé avant d'écrire cette étude. Il faut vaincre ce sentiment, trop heureux d'avoir senti un germe... Autrement je ne ferai jamais rien (mais je me dis : quel besoin d'intéresser le public à tes élucubrations ?).

Ce soir, travaillé à la fois à Rembrandt et au *Sermon*. Très agréable (et reposant) de mener de front deux travaux. Le tout, c'est de donner un but à notre ardeur. Cette journée de travail, je la crois due à l'éloignement de la famille (l'ai-je assez souhaité pour sortir de mes ornières !) et au froid sec. Plusieurs fois déjà, février me fut propice (Toulon, Madrid, et l'an dernier quand je commençais *Joseph*).

7 fév.

Dîné chez les Coulet (secrétaire à l'Ambassade). Nous nous découvrons cousins (ou presque) par les Le Cœur.

Vu chez les C. Robert de Nerciat, venu avec la valise. Grand, maigre, maniéré, un peu Icard, mais de la vraie culture. Causons d'Andréa de Nerciat (son trisaïeul). Je dois le mener voir de la peinture.

Retourné encore à Rembrandt — le « jour libre ». Fait la queue. Terrible peur de ne pas faire assez bien mon article.

Un journal d'information que je tiendrais chaque jour, au bout de six mois serait assez copieux, et curieux. On est si mal renseigné en Europe sur l'U.R.S.S. (tout ce qu'on nous dit est contradictoire) que les détails les plus bêtes auraient du prix (les pommes de terre augmentent, etc.). Je me tirerais mieux de simples faits ou notes au jour le jour que de faire un livre, par exemple, où des questions de doctrine s'engageraient.

Le coiffeur qui disait à Mme P. au moment du procès Radek (on condamne les gens qui deux mois auparavant étaient les grands chefs) : « On n'y comprend plus rien. Je ne croirais plus maintenant ni mon père ni mon frère... » Longues queues (c'était en fin janvier) devant les kiosques à journaux. Ils sont très pauvres en papier (point de crieurs au numéro).

Dans les squares, les journaux sont affichés dans des vitrines.

Ivrognes — en semaine quelques-uns et le jour libre davantage (on m'avait dit qu'il n'y en avait plus).

Le 6 février : la cuisinière dit qu'on ne trouve même pas de pommes de terre. Fin janvier : un rouble le kilo.

Cette dame russe qui parle de ces jeunes aviateurs qu'on vient de citer à l'ordre de la nation. Personne ne sait pourquoi. On suppose qu'ils sont allés en Espagne... « Il n'y aurait qu'à leur demander ce qu'ils ont fait. — Ah ! impossible. Il faut les acclamer sans savoir pourquoi. »

La même dame, qui connaît des écrivains : « Gide, avec sa situation morale, aurait pu faire n'importe quelle critique, nous les aurions bien reçues... Mais son livre est inélegant, déloyal ; quand il était chez nous, il trouvait tout bien, se félicitait... et, dès son retour, des attaques ! » Je doute que les critiques de Gide eussent été entendues. Il s'est assez plaint que, durant son séjour, toutes ses paroles aient été déformées... Mais je peux garantir à cette dame (cela, on l'ignore) que sur beaucoup de points Gide est revenu d'U.R.S.S. émerveillé, enchanté. Que sa plus grande peine est de ne pas pouvoir y retourner.

Le public à l'exposition Rembrandt ; il est nombreux, je l'ai dit. Fait de jeunes qui ont de quinze à trente ans. Presque tous achètent une petite brochure et la lisent consciencieusement. Des dames (patronesses) organisent des groupes et expliquent les tableaux (on se presse, on écoute en silence). De jeunes couples se donnant le bras regardent. Parfois leurs têtes se rapprochent dans une admiration commune. Une sorte de paysan me pose une question devant un tableau (il a l'air très sauvage) ; je ne réponds pas, il la repose avec colère. Je lui dis : « Je suis français », aussitôt cet air détendu, confiant, attendri...

Très difficile de fixer les catégories sociales d'après le costume. Presque personne, en ville, n'est très bien habillé, je veux dire sans rien qui cloche.

Faisant la queue, cet ouvrier près de moi qui chantonnait sur tous les tons : Rembrandt, Rembrandt (en faisant sonner le t)...

Dans le Transsibérien, au wagon-restaurant (odeur aigre), dans un coin le « directeur » entouré de paperasses douteuses (une vraie bibliothèque), il tient un compte permanent de toutes choses. Plumes, crayons, essuie-plumes, vieux buvards, tout un attirail appétissant, affriolant.

La surveillance à l'exposition ; des mégères peu engageantes circulent ou sont assises dans les coins. Si par distraction je m'appuie sur le cordon qui nous sépare des tableaux, instantanément on accourt.

Difficile, quand je suis à l'exposition, de ne pas regarder davantage les gens que les tableaux.

C'est dimanche. Tout le monde est au ski. Je suis resté pour travailler (à mon Rembrandt). Lettre de M. : « En ce moment, on fait une sorte de chasse aux révolutionnaires dans les casernes. Les soldats étaient bien tranquilles. Voilà qui va peut-être les réveiller... Ici, un soldat qui va à la messe est tout de suite bien noté — même par les gradés qui n'y vont jamais. »

C. m'a dit qu'on a fait une enquête en U.R.S.S. pour savoir le nombre des croyants (« Vous ne risquez rien, etc. »). On arriva à 40 ou 45 %. Depuis, le zèle pour ces enquêtes s'est beaucoup refroidi. Depuis un an, on a rouvert les églises.

La première chose qui frappa Nerciat arrivant ici fut de voir un homme, puis un autre (et d'une quarantaine d'années), entrer dans une église. Des jeunes gens qui passaient s'arrêtèrent et regardèrent d'un air grave. C. me dit que les paysans, passant en traîneau devant l'église, continuent à se découvrir.

J'avais vu naguère les ouvriers venir en habit de travail au Prado. Ils s'intéressaient d'ailleurs moins aux tableaux exposés qu'à leurs copistes.

Tourné toute la journée autour de mon papier ; sorti une heure pour voir le Musée de la Protection de la Femme (puériculture, grossesse, etc.) ; à la fin de l'après-midi, les idées viennent.

L'urne du pauvre Dabit, me dit M. Payart, par une négligence d'un employé, resta quinze jours en souffrance à l'ambassade, attendant le cachet consulaire...

Intéressants apêrçus de M. Payart. L'importance qu'il accorde à l'ambassade de Pologne (poste de manœuvre). Il eût préféré, à la formule pacte franco-soviétique, un pacte polono-soviétique (nous étions par derrière sans nous nommer). Ce pacte avait une vraie raison d'être, les frontières étant communes, etc. Mais le pacte Laval a été bâclé (de même que ses accords de Rome, qui sont une lourde faute). Il ne s'est pas gardé de monnaie d'échange ; il a tout accordé. En diplomatie, le pays qui est bien avec l'Italie est toujours roulé. Il faut être un peu mal avec elle. Il faut compter avec sa trahison. Il faut garder quelque chose à lui proposer...

8 fév.

Revue avec Nerciat le musée de peinture occidentale. Que de choses j'avais déjà oubliées (après huit jours) — ou pas su voir... Vu avec lui les Rembrandt — là aussi, nouvelles découvertes (une cinquième visite). Plus je les vois, plus il est grand, plus je sens que les mots sont incapables d'exprimer certaines choses.

Pris le thé au Metropol — sinistre palace. Parcouru quelques bouqui-

nistes aux prix (m'a-t-il paru) exorbitants.

Nerciat me dit que Pertinax et Tabouis font leurs articles ensemble (*Écho de Paris* et *Œuvre*). Qu'ils ont de tous côtés les mêmes rabatteurs de nouvelles.

Le musée anti-religieux a paru édifiant à Nerciat, prêchant éloquemment pour la vraie religion... « car, dit-il, tout ce qui est critiqué là, je suis le premier à le déplorer. La question reste entière. »

9 février.

J'ai vingt-huit ans. Il faut qu'aujourd'hui (c'est demain le courrier) j'achève mon article, le premier dont je n'ai pas trop honte. Mais l'acceptera-t-on ? (Gabilanez me manque pour m'épucer...)

10 fév.

Terminé à temps l'article ; je l'envoie à Paulhan.

Ce jeune homme qu'en revenant de la gymnastique je regardais avec sympathie à la station du tram et qui s'en était aperçu... laisse passer un tram, puis saute dedans en marche (peut-être pris de peur ?).

Aujourd'hui, célébration de Pouchkine, vrai héros national, banderoles rouges sur les monuments, les métros. Beaucoup de monde dans les rues. Un portrait gigantesque exposé le long d'un clocher, le cachant presque entièrement. Tout ému de voir célébrer un poète — les librairies regorgent de ses livres et de ses portraits, — j'entre dans un magasin pour demander le prix d'un petit médaillon, portrait du temps (le visage est très jeune, un peu négroïde, charmant), mais ce portrait, pas plus que d'autres en vitrine, n'est à vendre. Par bonheur, je vois en montre chez un autre libraire des photos, reproduisant tant bien que mal mon estampe... : elles non plus ne sont pas à vendre ; le stock est épuisé. Tout le peuple s'est jeté sur les images de Pouchkine dont on fait un dieu nouveau (pots, cuvettes...).

Retourné à l'exposition Rembrandt avec un brave Allemand. Mon article finit par une sorte de censure, pour m'éviter des regrets. Je n'eus aucune impression nouvelle.

Longue conversation, l'autre soir, qui dure jusqu'à trois heures du matin, chez Luciani, le correspondant du *Temps*. C'est un esprit libre, m'a-t-il paru. (Certains m'avaient prévenu contre lui : il serait outrecoûdant, vindicatif, étant Corse. Je sens que je n'ai rien à craindre de lui. Payart le protège.) De notre conversation interminable (rendue, de sa

part, plus confiante par les vins, les liqueurs et ce besoin de s'épancher que l'on éprouve à l'étranger), je ne vais pas noter la chronique scandaleuse et toutes sortes de divagations (renseignements intéressants sur la presse). J'aurai l'occasion de le revoir, et, chez lui, quelques personnages...

Le jour des funérailles de Gorki, pendant le discours de Gide (qui effara ceux qui connaissaient la situation), L. était sur la place Rouge près de Michel Koltsov et lui dit : « Il paraît que Gide a amené un garçon (dans l'occurrence, P[ierre] H[erbert], que les Soviets, me dit L., auraient tenté d'empoisonner...). — C'est bien inutile, dit K., à Gide nous lui donnerons tout ce qu'il voudra... »

« Je rapproche curieusement ces mots que j'avais notés, me dit L., des accusations d'être un *bourgeois pervers* que l'on porta contre Gide quelques mois après ! »

La loi du 1^{er} avril 1934 contre l'h[omosexualité] aurait été faite sous la pression de Vorochilov ; les mœurs de l'Armée Rouge se dissolvaient. Surtout, cette loi est un prétexte commode pour traduire en justice des gens qui, pour des raisons politiques, déplaisent. À part cela, on se moque bien ici de la « morale ».

(La rencontre de Luciani et de Koltsov eut lieu exactement le jour de la fête de la jeunesse — pendant le défilé des gymnastes.)

« Ce qui condamne l'U.R.S.S., me disait L., c'est que ceux qui en sont déçus étaient les meilleurs, ses amis les plus dévoués (ceux qui arrivèrent communistes ici, ou sympathisants, perdent leur foi ou, s'ils la gardent, n'en sont que plus sévères pour le régime soviétique). »

« Ce qui condamne l'U.R.S.S., disait encore L., c'est à la fois l'approbation de M. Mercier — il y a trouvé un nouveau mode d'exploitation — et le désaveu d'André Gide. »

La France proposait un nouveau correspondant d'Havas ; il n'a pas été agréé des Soviets parce qu'il a un frère communiste.

Erika, gouvernante suisse d'un petit Anglais, me dit que, depuis un an à Moscou, elle n'a pu connaître un seul Russe. Arrive au théâtre, l'autre soir, son billet pris d'avance : les portes étaient déjà fermées (on remboursait pendant dix jours). Un autre jour, elle allait voir *Sur le Don* qui était annoncé ; on donna *Sadko* ; etc...

Les Russes (le peuple) ont tant souffert depuis vingt ans qu'ils ne demandent qu'une seule chose : la sécurité, la paix. Or c'est ce que Staline leur promet, leur donne. « Les magasins sont mieux garnis, me dit L., la joie, la détente des visages sont plus grandes pour qui a connu Moscou il y a quelques années... » Staline est exactement un nouveau tzar (tradition d'Ivan le Terrible). Pour le moment, il en est au « consulat à vie », avant

le sacre. Thermidor est passé ; il ne faut pas juger sous son angle les procès, les exécutions qui sont ici le pain quotidien.

Staline s'est fait traduire le livre de Gide, et après les mots : « Staline a toujours raison, car il a raison de tout ¹ », la cause de Gide fut perdue.

D'après Payart :

... Ici on a voulu brûler les étapes (trois siècles). Marx aurait ri si on lui avait parlé de communisme en Russie (il croyait en l'évolution). Maintenant il faut revenir en arrière, appui sur les paysans. Lénine l'aurait fait tout autant que Staline, et peut-être davantage.

Aucun État plus que l'U.R.S.S. n'est éloigné du communisme : « À chacun selon ses besoins. » Cet État en est au nationalisme défensif, il est statique. Rien de commun avec la III^e Internationale, qui est dynamique, qui veut agir. Virtuellement, la séparation des Soviets et du Communisme mondial est opérée. On fut, à Moscou, atterré, désolé d'apprendre que la France avait élu soixante-treize députés communistes.

12 février.

Je passai hier sur la place Pouchkine. De tous côtés, sur les maisons, les cinémas, des portraits immenses, bariolés, du poète et des strophes, aux pieds du poète, imprimées sur des calicots. La place était tympanisée de vers ; on y prenait un bain de poésie.

La foule s'arrêtait devant la statue de Pouchkine, au socle parsemé de branches de sapin où reposait une gerbe de fleurs artificielles. On tournait autour de la statue, beaucoup lisaient (on le voyait à leurs lèvres) les vers gravés dans le socle. Devant ce déploiement de luxe (les librairies, les murs, les journaux sont surchargés, inondés d'images d'Épinal représentant Pouchkine, son duel, sa mort...), j'étais ému, murmurant : « Poésie, ô trésor, perle de la pensée... » Je m'associais à l'hommage, bien que tout de même épouvanté de ce viol au cabinet des Muses.

Le soir, concert en l'honneur de Pouchkine. Orchestre nombreux, mais assez médiocre (musiciens en smoking). Un déclamateur dit des vers ; on chante. Exécution des morceaux de Rimsky, cela me parut barbare (j'ai trop fait mes délices, peut-être, de Bach). Public nombreux, assez peu attentif. À l'entr'acte, dans les couloirs, on marche en file, et on retourne comme au paseo espagnol. Véritable course à la sortie ; on galope dans les escaliers, comme des bêtes échappées de l'écurie (pour

1. La phrase exacte est : « Que Staline ait toujours raison, cela revient à dire : que Staline a raison de tout. » (*Retour de l'U.R.S.S.*, éd. or., p. 76 ; éd. coll. « Idées », p. 61).

gagner le vestiaire). Public peu éduqué, applaudissements intempestifs, partant des galeries. (Le contraire de chez nous. À l'Opéra, souvent, le poulailler siffle pendant que le parterre s'ébaubit.) Une chose m'étonna : ce fut deux loges en encorbellement, touchant presque la scène, ornées d'un baldaquin et surtout d'un rideau, tiré du côté du public. Placé aux premiers rangs (du parterre), je vis dans ces loges quelques dames fort simples. Nous avions, nous, les loges grillées pour voir sans être vus. On peut se refuser à voir la salle, on a le paravent pour ne pas voir le public.

16 février.

Je viens de lire coup sur coup plusieurs ouvrages critiques de Léon Daudet. Excitant et savoureux. Qui mettre à côté de lui parmi les grands lettrés aujourd'hui ? Valéry, Gide, Suarès..., ensuite je ne vois rien. Je m'étais longtemps méfié de Daudet — et certes sa truculence, son goût insane de l'injure ne me plaisent point ; son préjugé politique l'empêche de mettre à sa place un Stendhal ; mais dès qu'il ne s'agit plus que de beauté (Rabelais, Ronsard, etc.), il parle souverainement. Homme de la Renaissance, étrangement vivant ; la culture et la vie chez lui ne se séparent pas ; il sait parler du rossignol, de la rose, de l'Italie... Nous sommes d'accord sur une infinité de points. Les mystères de la vie (intuition, rédemption, etc.) l'intéressent sans doute davantage que moi, mais il ne dit pas de sottises, je lui trouve même un côté génial dans la façon de semer des aperçus, de faire des synthèses. Il ne renonce rien de l'antique et du christianisme. C'est peut-être un vrai libéral (il sait engueuler l'Inquisition). Encense un peu trop les copains royalistes. Et puis, sa manière se ressent du journalisme ; à travers les six bouquins que je viens de lire, les répétitions abondent... Il me plairait un jour de faire une petite étude sur la critique de Daudet et de le comparer à Suarès. Rien de bilieux chez Daudet (pas comme chez l'autre qui, à force de privations, me disait L., ne peut plus qu'à peine manger, son foie est devenu à peu près celui d'un enfant)... Je crois Daudet plus grand parce qu'il a moins d'orgueil (ridicule, l'autel qu'il bâtit à son père). Mais Suarès était d'abord plus intelligent, plus profond, *il a voulu être un raté*. Gide envoyant *Les Nouvelles Nourritures* « À Léon Daudet... Cela va sans dire... ».

Crise de paresse depuis ma note sur Rembrandt. Il faut se ressaisir, commencer le deuxième entretien sur la Pureté... Assez long à m'endormir. Je relis alors les *Lundis*... J'ai toujours aimé les livres de critique le soir. Aux heures nocturnes, je ne suis pas assez concentré pour goûter la beauté d'un style, ni même l'action d'une œuvre d'importance, mais la

critique procédant par allusions me chatouille délicatement. Qu'en reste-t-il le lendemain ?

Musée des Beaux-Arts : des Bolonais ennuyeux (sauf Guerchin), des natures mortes hollandaises trop nombreuses, une série interminable du Dix-huitième français. Mais de ci, de là, de charmantes surprises : des Bronzino et quelques petits Florentins, une Minerve de Véronèse, d'étonnantes peintures baroques (des Manasco extraordinaires), deux beaux Guardi, beaucoup de Tiepolo (j'oubliais deux Peter de Hooghe), les Poussin, des Claude, un David. Tout cela à revoir ; j'en oublie...

Petit ménage... Les jeunes couples, cela m'a presque toujours paru tragique. On les sent si faibles, si naïfs. Il plane tant de malheurs possibles sur deux vies... Ils sont tragiques surtout quand ils s'aiment. La question de santé, selon moi, joue un grand rôle dans ce drame. Que l'un tombe malade, c'est le désespoir de l'autre, etc. Voici la fatalité... Nous étions allés skier l'autre jour, Loulou et moi, avec son ancienne gouvernante et l'Allemand qu'elle vient d'épouser. Au retour, nous trouvons chez Mme Payart absente un dîner préparé en leur honneur. On se met à table, on sert de la vodka, des vins, du champagne. On n'en boit que modérément, mais je voyais le petit ménage (assez terne d'habitude, manquant de vivacité) s'animer, porter des santés, etc. La fatigue du ski permettait peu de résister au vin... On passa dans le salon. Le phonographe jouait. Lui se met à danser en titubant. Puis à faire, couché, des mouvements que je lui ai appris. Sa femme veut en faire autant, mais, étourdie par la boisson, elle se frappe en se relevant contre un meuble et retombe. Elle saigne. Affolement. Son nez devient bleu. La fracture est évidente. Le mari se jette sur elle. Les domestiques accourent. Nous l'aidons à s'habiller (elle rit comme une folle, il faut la soutenir), et le chauffeur l'emmène à la clinique.

Quantité d'ivrognes dans les rues, dans les trains, le soir. Au restaurant caucasien, tout à l'heure, je pus voir deux hommes près de moi se griser peu à peu de bière et de vin. Le plus jeune — dix-huit ans peut-être — me saluait chaque fois qu'il buvait un verre. Entre son camarade (plus âgé) et lui, toujours une dispute semblait vouloir naître, coupée bientôt par une poignée de mains. Tendresse des ivrognes. Dans mon *Sermon*, le prédicateur confondra l'ivrognerie et l'ivresse des sens.

18 février.

Terminé les entretiens sur la *Vertu de Pureté*. Rira-t-on en les lisant ? N'y a-t-il pas trop de charge ? Est-ce assez féroce ? Il faut que ce soit un peu excitant.

Passé une heure à midi, au Musée de l'art occidental, à regarder Degas, Renoir et Picasso.

Dans ce pays dont j'ignore la langue et les coutumes, ce qui a le plus de réalité pour moi, c'est la voix de quelques peintres. Rembrandt a été mon premier ami ici.

Payart me dit que d'ici un mois les deux exécuteurs du tzar (ou ceux qui voient son exécution) seront à leur tour fusillés ; ils vont passer en jugement. « Nous en sommes, dit-il, à nous demander, devant cette ère de procès (la plupart sont secrets), si le mouvement pourra s'enrayer, s'il ne montera pas jusqu'au chef. Ce serait alors une belle situation intérieure. Rappelez-vous ce soldat qui, trois heures avant la mort de Robespierre, lui dit : "Le sang de Danton t'étouffe."

» Ces procès, dit-il, viennent uniquement de la Guépéou, dont la puissance est incroyable ; elle fut utile jadis en période révolutionnaire, et maintenant elle se cramponne par la terreur. Elle peut avoir tout le monde. On n'en connaît pas les chefs (pas plus qu'on ne connaît ceux de l'Intelligence Service). Elle fabrique de fausses pièces pour les procès. La seule accusation contrôlable (à l'étranger) du procès de Radek (qu'il aurait pris un avion en décembre 35 pour débarquer en Suède) a été démentie ; les registres sont bien tenus ; le ministre me l'a assuré... Il y avait d'ailleurs quelques fondements dans ce procès... Mais ces aveux spontanés, édifiants, ce *mea culpa* ?... On en a vu de tels du temps des tzars ; ce n'était pas les tzars, mais la police qui les provoquait — de même qu'aujourd'hui je crois que Staline est débordé par la Guépéou — un état dans l'état — et qu'il ignore tout des moyens employés ; on lui fait croire qu'on trame contre lui : voyez-vous, si nous n'étions pas là ! La Guépéou se justifie ainsi. Pour ma part, je crois que Staline voudrait sincèrement arriver à une certaine démocratie.

» Les procès, avant d'être instruits, sont préparés à huis-clos. Le prévenu doit apprendre sa leçon sous toute espèce de menaces et même de sévices...

— Mais si, le jour solennel, devant tous, il criait la vérité ?

— Il est probable (et il en est prévenu) qu'à l'instant même sa femme ou sa fille qui sont gardées en otages seraient fusillées. Une fois pourtant, j'ai vu un accusé, Stern, se dresser ; il faisait des aveux monotones, personne n'écoutait ; tout était réglé. Soudain il s'écrie : "Tout ce que je viens de dire est faux et m'a été imposé par des moyens extra-humains !" Aussitôt l'auditoire sursaute, le président d'un coup sec suspend la séance... Un quart d'heure après, Stern revient, assez rouge, le visage bouffi. D'un ton doucereux, le président lui dit : "Vous déclariez que vos aveux vous avaient été arrachés par des moyens extra-humains. Voulez-vous

continuer ?” Stern se lève, puis tombe comme une masse (d’une attaque sans doute, j’ai supposé qu’on l’avait piqué, je n’en sais pas plus, je dis ce que j’ai vu...).

» Quant à la puissance de la Guépéou, ne croyez pas que chez nous la Sûreté Générale soit tellement faible. Si on parlait de la supprimer, vous verriez aussitôt les attentats contre les présidents du Conseil, etc., pour dire : “Vous voyez, si nous n’étions pas là !...” »

E. (qui est de mère russe) me dit qu’il y a deux sortes de Russes : ceux qui sont très obséquieux et les arrogants. Mais pour un pourboire beaucoup font des bassesses, quitte à vous mépriser ensuite. Ce n’est pas qu’ils aiment l’argent (ils le dépensent aussitôt), et d’ailleurs il n’est pas bien vu d’avoir trop d’argent.

Le vol est fréquent. À l’hôtel Metropol, on a forcé la malle du commandant D. ; E. s’est fait faire une malle blindée et, vivant à l’hôtel, il ne ferme jamais sa porte à clef : ce serait le moyen d’attirer les voleurs. On entre tout naturellement chez autrui, mais pas seulement pour voler, pour regarder, toucher, palper les objets, les retourner...

Alix Guillain me disait avant mon départ :

« Robert Levesque, vous êtes sans parti, je le sais, et vous avez l’esprit international. Vous connaissez un peu les questions économiques (oh ! oh !), ne faites pas comme Gide, comme Herbart, je vous en supplie. Gide a cru tous les ragots ; on lui a monté la tête, et puis il est français dans le sens où français veut dire fermé à l’étranger. Gide qui avait si bien compris les nègres n’a rien compris aux Russes... Herbart, qui a renseigné Gide, ne savait pas un mot de russe, il vivait à Moscou dans la bohème internationale.

— Mais, dis-je assez nettement, on m’assure que là-bas un étranger ne peut pas rencontrer de Russe (c’est le fond même de la question). »

Alix répond qu’elle ne sait pas, qu’ils doivent se méfier après tant d’attentats... « Le monde entier est ligué contre les Soviétiques... Évidemment (et Gide fut naïf de s’en étonner), le socialisme n’est pas encore réalisé, nous en sommes même bien loin, mais je vous en prie, Robert Levesque, ne méconnaissez pas ce qui se fait de grand là-bas. »

Mme T., qui s’occupe ici de cinéma, parle du directeur en chef, vrai dictateur, un des premiers révolutionnaires (qui prenait plaisir à tuer de sa propre main). Il n’y entend pas un mot et terrorise tout le monde. Ce qui explique l’infériorité soudaine de récents films soviétiques, c’est le nouveau mot d’ordre : la mode est à la joie, « soyons gais, faites des films drôles »... Or leur comique est sinistre ; ils se battent les flancs. Sortis de la Révolution, ils n’ont rien à dire. Et puis, ce qui complique le travail

du metteur en scène et des acteurs (on met plus d'un an pour faire un film), c'est qu'entre temps la politique tourne, les mots d'ordre se font différents ; le héros d'hier est honni aujourd'hui, etc. Le même acteur, de grand homme devient traître. Ah ! mais, dit le bailleur de fonds, faisons servir le plus possible les morceaux utilisables... D'où un découpage insensé, des imbroglios, la terreur de n'être pas dans la ligne, etc.

22 février.

J'envoie mon *Sermon* à Paris, non sans avoir hésité...

Lu à Loulou *L'Expiation*.

Écrit à Gide ; je lui parle de son argent demeuré en U.R.S.S. pour lui donner une « satisfaction morale » (qu'il sache qu'au besoin l'Ambassade interviendrait pour défendre son droit). Il est probable que Gide, pour éviter des commentaires, ne fera aucune démarche. Je lui suggère, pour marquer son droit tout en restant désintéressé, de faire don de cet argent à une œuvre soviétique.

Je m'interdis absolument dans mes lettres de formuler un jugement sur Moscou. J'y suis venu sans opinion. Ce n'est pas maintenant que je pourrais en avoir une.

23 février.

C'est Homère qu'il faudra lire à Loulou qui s'émerveille d'Aymerillot, du *Mariage de Roland*... Je lirai de ses yeux, j'entendrai de ses oreilles les pages divines...

Visite au jardin zoologique, dont je n'ai pas tout vu. Admirables lynx. Il y a un tapir, un fourmilier, un casoar. Comme à Berlin... Pas de mandrille (comme à Rome)... Certains poissons de l'aquarium que je voyais grouillants et perpendiculaires sur les étages de l'eau paraissaient me danser un ballet (je n'ai pas encore vu ceux de l'Opéra). En sortant du jardin, à cinq heures, je regardais les gens de la rue — corps et visage — un peu de la manière dont je venais d'admirer les animaux (en sortant du musée, la nature ou la rue sont des tableaux pour mes yeux, et les passants des portraits). Il se mêlait dans mon regard de la sensualité, mais n'en mettais-je pas à contempler les bêtes ? Mon émotion était grande ; je n'avais jamais vu les gens de Moscou plus intéressants, plus variés, plus beaux... Le quartier du zoo est populaire, je n'étais pas encore sorti des beaux quartiers... Trop tard, ce soir, pour exprimer l'émotion sauvage, la tendresse avide, *brutale*, que j'ai lues sur les visages. Ce ne fut qu'en passant ; j'étais pressé par l'heure... Pendant l'étude de Loulou, lu une étude de Sainte-Beuve sur Vauvenargues, le seul auteur du XVIII^e siècle

qui ait parlé de l'homosexualité, me disait Schlumberger.

Après le dîner, relu le *Journal de Salavin*. Il me fallait un roman qui m'instruise et me délasse. Ce livre est bon. L'ironie et la pitié s'y mêlent. L'idée que j'ai eue plusieurs fois d'aller dans les confessionnaux des paroisses pour me documenter sur les trouvailles du clergé, Salavin la réalise, mais pour chercher le vrai Dieu...

Salavin cherche la grandeur, mais se heurte aux détails mesquins de la vie et d'abord à sa propre faiblesse. Il atteint pourtant plus haut que ceux qui poursuivent la « fausse grandeur ». Je deviens chatouilleux sur le sujet de la grandeur ; je pense en avoir le sentiment et je souffre d'autant plus de ne pas tirer davantage de moi-même. Pourtant, cette journée que je considérais comme perdue, je m'aperçois qu'elle n'a pas été vide...

Lu à l'ambassade quelques-uns des derniers sonnets de Ronsard. Faire entendre sa voix dans des phrases parfaites.

Au zoo, scène d'amour entre deux renards. La femelle roulée en boule se refusait. De temps en temps, elle bondissait, montrant les dents. Les deux bêtes, gueules ouvertes, face à face, ressemblaient à ces longues chimères (ou ces griffons) de blason. Je ne suis pas resté assez longtemps pour savoir si tout cela n'était que feinte...

24 février.

Le soir, à l'Opéra, *Eugène Onéguine*. Dès que le rideau se leva sur le premier décor, je sentis que je n'avais jamais vu plus belle mise en scène.

Entr'actes nombreux et trop longs. Le public, après les actes, va regarder les musiciens dans leur fosse.

27 février.

La Jeunesse de Pouchkine, film charmant, tout plein d'espiègleries, rien que des garçons, ou presque (École des Cadets). Le jeune Pouchkine (il s'est donné l'air mulâtre) est sauvage, explosif, concentré, rêveur..., et il dit les vers sans romantisme.

Exposition Pouchkine. Vingt salles pleines de manuscrits, de portraits, de souvenirs. Tout, sauf l'écriture de Pouchkine, était muet pour moi. On expose sa bibliothèque, où se trouvaient les meilleurs livres français depuis le XVI^e siècle et les meilleurs des contemporains (les environs de 1830).

Pouchkine jeune (mulâtre rêveur et ardent) est fort beau. Il fait penser à certain *Chénier jeune* que je n'ai vu qu'une fois.

Après un mois, sorte d'éclipse, non dans ma curiosité, mais dans mes réactions. Il faut que quelque chose arrive... Mais je ne suis pas lassé du

spectacle. Si j'osais, je resterais des heures au coin d'une rue pour voir le flot des passants. Quatre millions d'habitants à Moscou, et des campagnards de passage, et des Asiatiques.

Ces gens sont « réceptifs », influençables. Tout le monde me le dit. Le monde que je rêve saurait-il exister ?

Il faudra bien que je travaille. J'attends un élan. Que l'on approuve ou que l'on blâme à Paris ce que j'ai envoyé, j'en recevrai un coup de fouet.

Avant que d'en arriver à la « création », je crois qu'il me faudra faire des pages de critique, réflexions, voyages, etc. Je n'avais pas prévu cette voie... Voilà deux ans à Rome, B. me disait : « Tu as une manière à toi de sentir les arts, tu devrais en écrire. » Je haussai les épaules...

Dire n'importe quoi, mais avoir un *ton*, donner sa note. Je ne suis pas un homme profond — mais par la beauté du style on peut se rendre intéressant.

Ma modestie a été incroyable. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, je n'aurais jamais osé faire payer quelqu'un pour une leçon. Un peu de sûreté m'est venu ensuite, mais jusqu'à ces derniers jours je n'aurais pas osé offrir une ligne à un éditeur. La carrière d'écrivain me paraît grave ; je ne peux pas m'y jeter au hasard... Moi qui ne suis pas un « scrupuleux », je me sens pris de honte en pensant aux manuscrits envoyés. Je les sais pleins de fautes. J'avais rêvé tellement mieux... Je sais en même temps que cette insatisfaction est de bon augure.

Je m'étais lancé dans des voyages, Maroc, Espagne, années inactives dans l'espoir que le génie naîtrait d'une paresseuse attente. Je fus déçu enfin et, voyant autour de moi des garçons faisant une carrière, je me disais : « Quel temps perdu, que de retard ! »

Je ne crois plus maintenant que j'aie perdu mes belles années. Sans doute ai-je été lâche et envahi par des plaisirs, des rêveries, mais tout cela s'est accumulé. J'y ai gagné de la patine et un certain dépouillement. Mon regard est maintenant cultivé. J'ai vécu uniquement pour la beauté. Au début, je la connaissais mal, mais je la vénérais. Entre quinze et vingt ans, j'ai voulu lire tous les « chefs-d'œuvre », me battant les flancs pour les trouver beaux... Et puis j'ai continué, j'ai relu. Peu à peu, la beauté s'est infiltrée en moi ; je l'ai découverte. (Je me considère strictement comme un étudiant qui chaque jour fréquente les maîtres.) Ce qu'il y eut de mieux dans mon amour des lettres, des arts, c'est qu'il était désintéressé, je veux dire qu'il m'empêchait de penser à d'autres intérêts. C'était la grande affaire, le grand plaisir (peu séparé, d'ailleurs, de celui de l'amour). J'ai donc acquis sans le vouloir de la culture. Il m'arrive de causer avec des hommes plus instruits ou plus brillants que moi, et cepen-

dant, sur certaines matières (et je commence à en connaître plusieurs), je me sens mieux informé ; c'est ma vie même qui est en jeu — et pas seulement mon cerveau.

Les choses belles, beaucoup les sentent, tout le monde en parle, un moment cela me fit impression, mais j'ai vu bientôt que ceux qui pourraient y donner leur vie sont rares.

Quand je prononce certains noms, ou que je parle d'une œuvre que j'aime, j'ai remarqué qu'on me regarde avec inquiétude — ou bien qu'on écoute avec attention, comme pour capter le fluide. On sent que ces paroles viennent d'une certaine profondeur.

(À suivre.)